

*Je dédie ce travail à
Esther Assa née Alcalay,
déportée le 30 septembre 1942
et assassinée à Auschwitz
Charles Ménaché,
déporté le 31 juillet 1944
et assassiné à Auschwitz
Zelda Ménassé-Kinderfreund,
déportée à Auschwitz le 31 juillet 1944
 survivante du convoi n°77*

**LA DEPORTATION DES JUIFS DE DUNKERQUE
PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE**
par Jean-Marc Alcalay

*Une trace, rien qu'une trace première
Ineffaçable trace
Trace de l'ineffaçable*

*Lieux effacés
Visages effacés
Mémoire brûlante*

*Trace au fer rouge incrustée dans la chair du temps
Un temps qui sans fin relit la trace de l'ineffaçable
Dans l'illisible livre des traces.*

Céline Zinz
(Poétesse d'expression Yiddish)

I. PREAMBULE

La déportation des juifs de Dunkerque pendant la seconde guerre mondiale est une tragédie peu connue, sinon inconnue de l'historiographie locale.

Son étude nécessite cependant quelques remarques préalables. En effet, nous avons considéré comme juive de Dunkerque, toute personne née avant ou pendant la guerre à Dunkerque ou y résidant pendant les événements de 39-45, et déportée du seul fait de son appartenance au judaïsme.

Il ne semble pas à ce jour, que des ressortissants Dunkerquois de confession juive aient été arrêtés et déportés depuis Dunkerque. Comme beaucoup d'autres habitants de la ville, la quasi totalité des juifs de Dunkerque l'avait quittée avant 1940, voire, à la fin de 1941.

Aussi, ceux qui ont été déportés l'ont été depuis les villes où ils s'étaient réfugiés, où ils

se cachait : Paris, Nice, Cannes...

Dire cela, ne signifie pas pour autant qu'il n'y eut pas de législation antisémite à Dunkerque. Les décrets d'aryanisations des biens juifs, les décrets obligeant les juifs de la ville au port de l'étoile jaune, sont bien parvenus aux autorités locales. Ils font d'ailleurs l'objet d'un travail en cours d'achèvement.

De même, les dénonciations visant des juifs qui fuyaient la Belgique ont eu lieu... La presse locale, le Nord Maritime en particulier s'est fait lui-même largement le porteur et le relais de la politique pro-allemande de Vichy et de sa haine antisémite. Un travail à ce sujet est aussi en cours d'élaboration.

Pour ce qui est de la présente étude qui n'est donc que l'ébauche d'un projet plus large, il nous a fallu retrouver les témoins, contacter les familles, recueillir des témoignages, tisser peu à peu, et parfois même difficilement le fil d'une histoire, que nous avons volontairement centrée sur la nomination... Redonner un nom, une origine, une identité, un visage parfois à ces Dunkerquois que les nazis ont fait disparaître pour la seule raison qu'ils étaient juifs. Retrouver en quelque sorte leur trace à Dunkerque, en cette ville qui n'avait jusqu'à présent pas retenu leur existence.

Nous sommes trop conscients qu'avec ce siècle finissant, les témoins peu à peu disparaîtront emportant avec eux la mémoire meurtrie de la Shoah, celle—là même que par ce travail nous avons voulu préserver. Le poète Yiddish **Leizer Aichenrand** ne disait-il pas lui aussi que :

« Les vents de l'oubli
éteignent les noms ».

II. LES JUIFS DE DUNKERQUE DANS LA GUERRE

1 PETITE INTRODUCTION A L'HISTOIRE DES JUIFS DE DUNKERQUE

Au moment du déclenchement de la guerre en 1939, on peut estimer que la communauté juive de Dunkerque a 86 ans. Le 5 août 1853, **Félix Geismar**, **Léon Lazar**, **Jacob Isaac**, **le Sacrificateur (1)**, et **M. Silberteïn** adressent à la municipalité de Dunkerque, conduite alors par **Charles Mollet** une lettre demandant l'agrandissement de leur cimetière qui jusqu'alors consistait en un étroit fossé trop peu large pour contenir les futures sépultures. La communauté juive de Dunkerque est alors forte de 45 membres. Après des transactions avec l'hospice général à qui appartient le terrain, les juifs de la ville vont obtenir satisfaction près d'un an plus tard, en 1854. L'aménagement du cimetière est un élément marquant de l'histoire de cette petite communauté, qui motive alors sa volonté de rester à Dunkerque si un terrain pour enterrer ses morts lui est concédé. Volonté de l'implanter en notre ville, désir d'y élever ses enfants, de participer pleinement à la vie de la cité... L'octroi du cimetière marque la véritable naissance de la communauté juive de Dunkerque (2).

Une vie juive existait déjà depuis plus longtemps. On signale dès 1749 un état de comptes pour la vente de bestiaux en notre ville et établit à Dunkerque par **Moïse**, **Abraham**, **Caut** où est stipulé que ce marchand est juif. Des registres d'état civil indiquent des naissances dès 1795, l'on connaît celle de **Sophie David** de la famille **Hellendal**, née à Dunkerque le 15 juin 1816. Des mariages ont aussi lieu comme celui de **Jacob Isaac**, "**le Sacrificateur**", le 12 prairial de l'an X (1er juin 1802), avec une jeune fille d'origine anglaise. Quant à la plus ancienne sépulture connue, il s'agit de celle d'**Esther Levy Hellendal** décédée cette même

année 1853 d'où l'idée de l'agrandissement du cimetière.

Ainsi les premiers juifs de Dunkerque viennent-ils de Hollande (Maastricht), d'Angleterre, d'Emery, puis de Paris et de Dieppe. Une chanson flamande, plus ancienne encore que le 19^{ème} siècle, "Den Vandelande Jode", atteste même de la présence mythique à Dunkerque du "juif errant".

La révolution de 1789 et l'émancipation des juifs de France, la guerre de 1870 verront arriver d'autres coreligionnaires à Dunkerque. Malgré les prises de position antidreyfusardes, à partir de 1894, dont la presse dunkerquoise témoigne lors de l'affaire **Dreyfus**, la communauté juive survivra à la guerre de 1914 et aura même son rabbin, **Jonas Picard**, jusqu'à son décès le 11 février 1939. A cette époque-là, les offices et les fêtes ont lieu régulièrement dans la synagogue ornée de l'étoile de David et sise au domicile du Rabbin, au 30 rue du Château.

2. LES JUIFS DU NORD DANS LA GUERRE

Le 3 septembre 1939, la France et l'Angleterre, malgré la lâche "paix" de Munich signée par **Chamberlain** et **Dalladier**, vont déclarer la guerre à l'Allemagne après qu'elle eut envahie la Pologne.

L'histoire va alors s'accélérer : le 10 mai 1940, les armées allemandes envahissent la Hollande, la Belgique, en contournant la ligne Maginot et le Luxembourg. Le 14 juin 1940, le gouvernement du **Maréchal Pétain**, signe l'armistice qui annonce la future politique de collaboration avec les nazis. Quelques jours après, un général inconnu tente d'organiser la résistance depuis Londres et chacun se souvient de l'appel du 18 juin 1940 du **Général De Gaulle**. Si pour la majorité des Français, l'armistice marque la fin des hostilités, une autre guerre, commencée depuis 1933 en Allemagne va se poursuivre dans tous les pays occupés par les nazis avec en ce qui concerne la France, l'active collaboration des autorités de Vichy: l'arrestation de tous les juifs, d'abord étrangers puis Français, ainsi que leur déportation vers les camps de la mort. Ainsi le gouvernement de Vichy promulgue le 3 octobre 1940 un premier statut définissant la notion de juif et le 4 octobre, les Préfets ont pouvoir d'interner les juifs étrangers de la zone sud. Nous savons que le 18 octobre 1940, les entreprises juives vont être aryanisées.

Dans les mois qui suivent, les juifs seront exclus de divers ministères et interdits d'exercer la plupart des professions des secteurs publics et privés par le biais de l'aryanisation de leurs biens. Le 24 juin 1940, Vichy décrète un second statut des juifs encore plus dur que le précédent. Ainsi, à partir de 1940, les juifs seront-ils répertoriés, marginalisés, internés, déportés, puis exterminés systématiquement à partir du 29 janvier 1942 quand les dignitaires nazis réunis à Wansée décident de la "solution finale" du problème juif.

Le zèle des autorités françaises sera tel auprès des nazis, pour satisfaire à la réalisation de ce programme, que dès le 27 mars 1942, un premier convoi de 1.112 juifs sera envoyé à Auschwitz. Il n'y aura en 1945 que 23 survivants... (4).

Dès 1940, le Nord Pas-de-Calais relève alors du gouvernement allemand de Bruxelles. Dès cette année-là, on sait que les juifs de Boulogne sont expulsés, qu'ils doivent porter l'étoile jaune en 1942. Le 11 septembre 1942, les juifs de Lille, Roubaix, Tourcoing et Valenciennes sont raflés et transportés en train jusqu'à Malines où ils seront déportés vers Auschwitz. Ainsi, à la veille de Roch Hachanah, le nouvel an juif, c'est-à-dire le 11 octobre 1942, un train formé à Fives Lille, emporte 1.048 personnes dont 264 enfants vers la caserne Dussin à Malines, l'équivalent belge de Drancy. Le 11 septembre 1942, donc, 1.047 juifs sont déportés vers Auschwitz dont 554 proviennent du Nord Pas-de-Calais : 183 hommes, 108 femmes et 163

enfants. On sait que sur ces 163 enfants, 122 étaient nés en France, principalement dans le Nord ; 34 à Lens, 26 à Lille, 20 à Paris, 8 à Roubaix, 4 à Avignon, 4 à Billy Montigny, 4 à Foucquières-les-Lens, 3 à Douai, 3 à Somain... (5).

On enferme des juifs un peu partout et le 1er mai 1943, on signale encore qu'au camp de Dannes Camiers par Saint-Omer, vivent 26 juifs d'origine belge et 12 juifs étrangers venant d'Anvers... (6).

Au total, près de 748 juifs seront arrêtés dans le Nord et déportés vers Auschwitz via Malines (7).

3. LES JUIFS DE DUNKERQUE DANS LA GUERRE 1939-1945

1/ L'année 1939 à Dunkerque

La France est en guerre contre l'Allemagne depuis le 3 septembre 1939. Ce matin du mercredi 20 septembre 1939, le député maire de Dunkerque, **Charles Valentin**, avocat au barreau, conseiller général et vice président de la commission de la marine marchande au palais Bourbon, accompagné de **Roger Blanckaert**, secrétaire du syndicat de la batellerie, doivent se rendre à Paris par le train de Lille de 7h50. Ils profitent alors de la voiture de **Jean Pick**, une Delage achetée aux héritiers de l'aviateur Jean Mermoz. A 7h26, à Lomme, **Jean Pick** semble-t-il ébloui par le soleil percute de plein fouet un tramway à l'arrêt.

Roger Blanckaert, survit à l'accident tandis que **Jean Pick** meurt sous la violence du choc. Quant au maire de Dunkerque, il devait décéder le 22 septembre 1939, le surlendemain de l'accident.

La dépouille de **Jean Pick** ira rejoindre celle de son épouse **Marie**, décédée le 14 juillet 1932, et celle de leur fille **Cécile** décédée en 1930 à l'âge de 19 ans. Tous trois reposent dans le petit cimetière juif de Dunkerque. Voici ce que l'on peut lire dans le Nord Maritime ce matin du 21 octobre 1939, article pour le moins élogieux à la mémoire de **Jean Pick**, membre de la communauté juive de Dunkerque :

"Né le 13 février 1888 à Varsovie, **Jean Pick** appartenait à une nombreuse famille israélite venue de Pologne avant la guerre de 1914. Il s'était réfugié en Grande-Bretagne durant les hostilités et s'installe à Dunkerque il y créa l'important commerce de soldes que l'on connaît avec des succursales dans plusieurs villes du Nord. Il avait obtenu la nationalité française depuis plusieurs années. Son épouse est inhumée au cimetière de Dunkerque et son fils unique est installé comme négociant à Douai. Très serviable, **Jean Pick** était d'une générosité inlassable, non seulement pour ses coreligionnaires, mais aussi pour les œuvres philanthropiques de Dunkerque. Il avait fait tout récemment un voyage aux Etats - Unis. La nouvelle de sa fin tragique a plongé dans la consternation ses amis et les membres de son nombreux personnel. Aux heures douloureuses que vit actuellement l'héroïque Pologne, la mort accidentelle de **Jean Pick**, Polonais d'origine, devenu citoyen français à part entière aura parmi notre population un poignant écho..."

Nous sommes en 1939, et nous savons aujourd'hui que la naturalisation française de certains juifs ne les protégera pas de leur déportation par le gouvernement de Vichy... On s'étonne des éloges faites de **Jean Pick** dans le "Nord Maritime" quand on connaît en 1940, l'importance des articles antisémites de ce même quotidien... Quant aux circonstances de l'accident de **Jean Pick** et de **Charles Valentin**, le "Nord Maritime" publiera plus de 18 articles longs et élogieux à la mémoire du Maire et de son ami, du 27 septembre au jeudi 21 octobre 1939.

En plus de **Jean Pick**, cette année-là, la communauté juive de notre ville enterrait donc trois de ses membres dont le rabbin **Jonas Picard**, le 11 février 1939 à 84 ans, **Jules Wormser**, le 31 mars 1939 et **Francis Stam**, le 5 août 1939.

Au début de la guerre, il est difficile d'estimer le nombre de ressortissants dunkerquois de religion juive. Il y a peut être à cette époque-là une dizaine de familles, soit un peu plus de 40 personnes au total, dont la plupart sont commerçants. En effet, qui ne se souvient à Dunkerque du magasin à l'enseigne "Des Deux Nègres" que tenait la famille **Hanneau**. **Lucien Hanneau** et son épouse avait alors deux filles...

Les époux **Gershel** étaient fourreurs et s'étaient installés rue Clemenceau avec leurs deux filles. Monsieur **Gerschel** était président de la communauté juive. Quant à **Albert Picard**, le frère du rabbin, nous savons qu'en plus de son titre de président du syndicat d'initiative, il tenait boutique place de la Mairie 'Au petit Paris". Sa fille s'était mariée à un Monsieur **Block**. **Georges Betchenkowsky** lui avait une parfumerie rue Clemenceau. **Suzanne Arrapel** tenait un magasin rue de la Couronne, n° 3, où l'on peut encore apercevoir l'enseigne "Aux Cent Mille Bas ", juste à côté de celui de la famille **Rachi**. D'autres familles avaient ouvert "La Femme Chic ", rue Alexandre III où la maroquinerie 'Au Pacha ", rue Clemenceau. La rue de la Couronne abritait aussi un autre marchand de bas et bonneterie 'Au Petit Joseph ", une toute petite échoppe se souviennent les Dunkerquois, boutique tenue par des familles originaires de Turquie : les deux familles **Askenazy**. Avenue Guynemer, on trouvait les vêtements **Rosen** et la fille de **Jean Pick**, Madame **Dinin** tenait un magasin rue Poincaré, tout comme celui de Madame **Kleiman**, dont la sœur était caissière à l'hôtel des Arcades.

On parle encore aujourd'hui de la famille **Rosenfeld** partie au début de la guerre aux Etats-Unis, à Seattle, et de la famille **Gladstein** qui tenait un magasin place Jeanne d'Arc. La famille **Doubchak** était installée rue Poincaré. **Benoît Levy** tenait une chemiserie au coin de la rue du Maréchal French et son fils se souviendra comment son père fut déporté à Auschwitz. Depuis 1938, **Samuel Ruk** et sa femme **Laïa** habitaient au 26 rue Gambetta à Malo-les-Bains, lui était dentiste. Vivait aussi à Dunkerque la famille **Rosenbaum**

Certains Dunkerquois se souviennent, d'autres ont oublié... et le temps commence à faire son travail. D'autres familles juives devaient vivre à Dunkerque, dans d'autres secteurs que le commerce, mais dont nous n'avons pas retrouvé la trace. Des entreprises y existaient aussi comme celle de **Georges Marix** à Coudekerque-Branche...

Dunkerque avait eu depuis longtemps des habitants de religion juive dont, à partir de 1940, nous avons pu retrouver la trace, depuis Dunkerque, depuis Coudekerque-Branche, jusqu'à... Auschwitz et Sobibor. A partir de 1940, les juifs de Dunkerque vont subir en plus du sort des habitants de la ville, la ségrégation sociale et raciale, et pour certains d'entre eux, la déportation et l'extermination.

En 1940, les bombes incendiaires allemandes détruisent la ville à 95 %, son centre comme son port. Quant aux résidents juifs, tous ont pratiquement quitté la ville sur les routes de l'exode. La population de Dunkerque est elle-même réduite et certains choisissent de partir chez des parents à la campagne, en zone libre, ou à l'étranger... pourtant, on sait qu'à Rosendaël au 29 rue des Fusillés Marins, **Rachel Arrapel** née **Abrensky** brûle toutes les photos de sa famille venue d'Odessa il y a plusieurs années. Restée à Dunkerque elle devait y décéder le 24 novembre 1941.

A Dunkerque ou ailleurs, les juifs vont eux subir le sort des juifs de France et du Nord.

2/ De Dunkerque, de Coudekerque à ... Auschwitz et Sobibor

L'année 1942 sera donc terrible pour les juifs. Elle marquera le début de leur

déportation systématique vers les camps de la mort, plus de 45.000 juifs seront ainsi déportés en vue de leur extermination. Nous avons vu comment elle marqua la déportation des juifs du Nord.

Le 24 mai 1942 une ordonnance allemande réclame l'obligation pour tout juif de porter l'étoile jaune, et les 16 et 17 juillet 1942, on assiste à Paris à la grande rafle du Vel'd'hiv' où 13.000 juifs seront arrêtés et transférés à Drancy avant d'être déportés à Auschwitz.

LE PREMIER

A la fin du siècle passé, le 30 octobre 1899, naissait à Dunkerque **René Schydłowski**. Ses parents étaient alors négociants à Dunkerque et habitaient au 41 rue Alexandre III. Son père avait alors 28 ans et venait de Francfort sur le Meine en Allemagne, marié lui, à **Aline Levy** originaire de Rouen. Les deux témoins à la naissance habitaient aussi Dunkerque : l'un était directeur au Crédit Lyonnais, **Jules Haymann**, et l'autre, **Marx Weill**, était marchand chemisier. Qu'est devenu **René Schydłowski** qui en 1942 vient d'avoir 43 ans ?

Sans doute va-t-il se retrouver à Drancy, peut-être victime de la rafle du Vel'd'hiv', quelques deux mois plus tôt, où vient-il d'une autre ville de France. Toujours est-il que ce matin du 23 septembre 1942, avec 1.000 de ses coreligionnaires, tous juifs, dont 200 enfants, **René Schydłowski** est embarqué dans le convoi n° 36 en direction d'Auschwitz.

Cet "enfant" de Dunkerque est-il réellement monté dans le train qui devait le déporter. Nous savons par ailleurs qu'il est inscrit "décédé" le jour même de son embarquement, à Drancy, ce 23 septembre 1942 (certains actes de décès porte la mention "décédé à Drancy" alors que les personnes étaient réellement déportées).

Pourtant sur les 1.000 juifs de ce convoi, dont **René Schydłowski**, 1.000 arrivent à Auschwitz et 475 d'entre eux sont immédiatement gazés. En 1945 il n'y avait plus de 26 survivants dont 4 femmes.

Mort à Drancy ? Suicidé ? Ou déporté vers les camps de la mort ? Peut-être ne saurons-nous jamais la fin du tragique destin de **René Schydłowski**. Nous avons pour notre part voulu lui redonner un instant... la vie.

Jusqu'à la fin de l'année 1942, neuf autres convois partent encore de France vers Auschwitz, emportant avec eux une cargaison humaine de plus de 6.000 âmes.

Serge Klarsfeld dit que l'année 1943 verra les déportations freinées du fait de l'opposition des autorités italiennes, mais aussi des réticences de Vichy, jusqu'à alors pleinement consentante et participative à la déportation des juifs, mais qui voyait peut-être le vent de la guerre tourner à l'avantage des alliés surtout après la défaite des Allemands à Stalingrad, le 2 février 1943 (8).

Pourtant trop de juifs seront encore envoyés vers Auschwitz, depuis la France ; environ 17.000, dont ceux originaires de Dunkerque, dont nous avons tenté peu à peu de retisser le fil de leur histoire.

CONVOI N° 47

Qui était **Renée Urbain** qui déclare être née à Dunkerque le 19 septembre 1908. Début 1943 elle n'avait donc que 35 ans. A Dunkerque, nous n'avons retrouvé aucune trace de cette jeune femme. Était-elle mariée à cette époque-là ? Son nom n'évoque pas non plus une origine juive ; était-ce alors le nom de son père... Nous n'en savons rien ; toujours est-il qu'elle n'a sûrement pas inventé, dans des circonstances aussi vitales

pour elle, une ville d'origine. Dunkerque était donc bien sa ville de naissance, voire de résidence.

*Cette fois-ci, et peut-être pour la 1ère fois, nous signale **Serge Klarsfeld**, la police n'aidera pas à la déportation des juifs français. Trop peur qu'on le leur reproche à la fin de la guerre, d'autant que celle-ci commence à tourner... Pourtant le 11 février, la police française se rabattra vers les juifs étrangers en en arrêtant 1.300.*

*Il y avait cependant dans ce convoi n° 47 du 11 février 1943, 154 Français dont **Renée Urbain**. 998 déportés embarquent donc dans les wagons plombés d'un train qui part à 10h15 de la gare de Bourget/Drancy. **Renée Urbain** s'occupait-elle de quelques uns des 300 enfants de moins de 18 ans qui embarquaient nous dit-on dans des conditions abominables. Souvenons-nous seulement de quelques noms : **Tony Jalcovits**, 5 ans, **Michel Zelicki**, 1 an, **Gilles Lewinger**, 1 an, **Samy**, 9 ans... (9).*

*Trois jours dans le train avant que **Renée Urbain** n'arrive sur la rampe d'Auschwitz, le 13 février, d'où ne revinrent en 1945 que 10 survivants dont 1 femme...*

DUNKERQUOIS DEPUIS... 40 ANS

*Dans ce train bondé qui roule vers une destination inconnue, **Fernand Stam**, se souvient-il de sa ville natale ? Se souvient-il de Dunkerque, où il est né le 7 mars 1903, où il a grandi, et se souvient-il aussi, dans sa terrible solitude, que ses parents, **Samuel** et **Claire**, née **Levy** avaient choisi de s'y installer quelque vingt ans avant sa naissance. Quant il naît, il ne se rappelle pas que les deux témoins choisis par ses parents pour le déclarer sont également juifs : **Georges Fribourg** et **Jules Wormser** qui habitent aussi Dunkerque.*

*Il saura plus tard que son père vient de Suwalki en Russie (10), que sa mère est originaire de Pont-à-Mousson, que ses parents, négociants, habitent au 33 rue Caumartin. Il apparaît que ni ses parents, ni ses frères, ne furent déportés puisqu'après la guerre ils reviennent tous à Dunkerque. **Samuel Stam** va décéder le 16 août 1952 et sa femme, le 8 février 1963. Les deux sœurs de **Fernand Stam**, **Suzanne** et **Estelle**, épouse **Bernard**, ainsi que ses deux frères, **Arnaud** et **Francis**, reposent également au cimetière de Dunkerque.*

*Arrêté par la police française, **Fernand Stam** pense-t-il alors à son frère **Armand**, sous-lieutenant au 110ème régiment d'infanterie et "Mort pour la France" à Combles (Somme), pendant la Grande Guerre, le 12 septembre 1916.*

*Le train roule toujours dans des conditions épouvantables. S'y entassent pêle-mêle 639 hommes, 355 femmes, 15 enfants de moins de 12 ans et 140 adolescents de 12 à 21ans (11). Sans doute **Fernand Stam** a-t-il faim, sans doute a-t-il soif, se souvient-il alors, comme pour se couper de l'impitoyable réalité qui l'entoure, comment il se maria à Rouen, le 16 août 1927, à **Louise-Thérèse Morhange**. Peut-être sont-ils retournés à Dunkerque ensuite, auprès de sa famille ; nul aujourd'hui ne le sait...*

*Peut-être se souvient-il comment il fut arrêté, comme la plupart des juifs entassés dans son wagon, au cours de l'opération "Sultan", appelée ainsi par les Allemands. Du 22 au 27 janvier, un millier de policiers français, sous l'autorité d'Oberg, arrêtent 5.956 "éléments troubles", dont 1.642 transférés le 24 vers le camp de Compiègne. 784 d'entre eux sont juifs, dont sûrement **Fernand Stam**. Ce premier transfert est terrible et un témoin, **Raoul Lambert**, raconte (12) :*

"L'embarquement des déportés dans la matinée du dimanche 24 s'est fait dans des conditions particulièrement cruelles, sous la surveillance de la police allemande. Un officier, à la demande de nourriture pour ces malheureux, répond : "Nos soldats meurent de faim depuis 8 jours à Stalingrad ; ces juifs-là n'ont pas besoin de manger". Entassés dans des wagons à

bestiaux, environ 1.500 personnes, en grande majorité des juifs parfaitement honorables, ont été embarqués avec les filles publiques du port, les condamnés de droit commun et des Noirs sans état-civil. Pas d'eau, pas de nourriture, pas de banc. Deux Allemands et deux gardes mobiles par wagon. Wagons à bestiaux plombés au départ. Certains actes de brutalité au moment du départ. Parmi les déportés se trouvent des passagers venus à Marseille pour la journée sans linge et sans manteau, des anciens combattants, des jeunes filles, des malades, des vieillards en traitement, un pulmonaire 100 % prisonnier libéré, des rapatriés, la femme d'un aveugle déporté avec les cartes d'alimentation de son mari, la veuve de guerre d'un capitaine d'artillerie, des familles entières établies à Marseille depuis plusieurs générations, des pères de sept et huit enfants. Au départ aucune assistance sociale de personne. 60 boules de pain pour 1.500 personnes".

Fernand Stam se souvient-il aussi, malgré la puanteur du wagon, que le 23 mars 1943, c'est la police française qui l'a fait monter dans le wagon plombé avec 993 autres juifs. Il ne sait pas que le train part en direction de Chelm, que le chef d'escorte s'appelle l'Oberlieutenant **Uhlemann**, que ce convoi est le 52ème qui déporte des juifs depuis la France.

Le temps passe, les jours aussi, et **Fernand Stam** n'a plus beaucoup de temps pour se souvenir, de ses parents, de Dunkerque, de sa femme... tout juste pourra-t-il lire à l'entrée du camp la destination finale de son voyage : Sobibor, près de Lublin, tout près de Maïdanek, à quelques centaines de kilomètres de Varsovie. Ni **Fernand Stam**, ni aucun autre déporté du convoi n° 52 ne reviendront vivants, en 1945.

DEUX FEMMES A... SOBIBOR

Deux jours plus tard, le 25 mars 1943, part le convoi n° 53 pour la même destination (13). Pour les Allemands, il s'agit presque d'une entreprise de routine. Un télex est envoyé à **Eichman**, à Berlin, un autre au chef de la police nazie de Varsovie, un troisième enfin à celui de Lublin. 1000 juifs vont y monter, dont une mère et sa fille qui devaient habiter à l'époque soit Marseille, soit Paris. En 1921, elle se trouve néanmoins à Dunkerque, puisque sa fille y naît le 21 août.

Le train quitte la gare du Bourget/Drancy à 10h30, pratiquement à la même heure que le précédent, comme une machine de mort bien réglée, si bien réglée qu'à l'arrivée à Sobibor, les 1000 déportés dont 168 enfants sont immédiatement gazés sauf 15 hommes. En 1945, du convoi de **Rachel** et **Malhia Moisa**, il n'y avait que deux survivants...

Nous n'avons que peu d'informations sur **Rachel Moisa** et sa mère **Malhia**. En 1943, celle-ci a 61 ans et est née en Roumanie le 23 avril 1882, à Botosani, une petite ville de la Moldavie près de Bucovine, non loin de la frontière russe... Comme **Fernand Stam**, **Malhia** et **Rachel** n'auront pas le temps d'apprendre la survie à Sobibor. Sobibor était uniquement un camp d'extermination, "c'était un terminus ferroviaire où dès leur arrivée les déportés étaient conduits directement au camion à gaz où aux chambres à gaz pour être tués" (14). Tout juste ont-elles vu le petit village et la maigre forêt de conifères qui entourent le camp.

Elles n'auront pas le temps d'apprendre à éviter les chiens, les coups qu'elles reçoivent dès leur arrivée, elles n'auront pas le temps de créer les liens indispensables pour obtenir la nourriture, de trouver les combines nécessaires, d'apprendre à chaque instant, à chaque minute, chaque jour durant, sous le soleil et sous la neige, sous la pluie pendant des heures, et dans la boue, comment endurer la douleur... Elles n'auront pas le temps d'apprendre la langue même des bourreaux, celle des S.S. et celle des gardes ukrainiens pour mieux obéir, saisir les nuances d'un ordre, ne pas se tromper, ne pas

regarder dans les yeux, courber la tête, toujours, et malgré tout, malgré cet univers à l'envers, garder la vie, rester humain pour ne pas mourir.

Rachel et **Malhia** n'auront pas le temps d'apprendre tout cela, car elles sont déjà dès leur départ "nacht und nebel", "nuit et brouillard"... Alors, exténuées par le voyage, le corps déjà défait et abîmé par la faim et le froid, que peuvent-elles faire d'autre que de suivre les autres, **Rachel** soutenant sa mère, qui se déshabille avec elle dans la honte de la nudité... quand elles se dirigent toutes les deux vers les douches, qu'elles lisent les écriteaux "caisse", "bains", **Rachel** qui se serre contre sa mère, la protège des coups de ceux qui ont déjà compris, qui se débattent, qui piétinent les enfants, d'autres qui prient, qui récitent le "Schéma Israël", "écoute Israël", puis le noir, le noir complet, le zyklon B qui diffuse, partout, partout, les doigts qui arrachent les murs et la porte jusqu'au sang... jusqu'à plus rien, plus un cri, que des corps, des corps déchirés, décharnés, arrachés en 20 minutes à la vie, et réduits en un immense tas de cadavres...

Juste avant la guerre à Dunkerque, **Malhia** avait dit à sa fille qu'elle avait toute sa vie devant elle, quand elle est morte assassinée à Sobibor, **Rachel** n'avait pourtant que... vingt deux ans...

Fin 1943 les nazis à partir du 3 septembre occupent la zone italienne et continuent systématiquement l'application de la solution finale. Quant au gouvernement de Vichy il tente de freiner quelque peu la déportation des juifs. Pourtant cette année-là précise **Serge Klarsfeld**, 17.000 juifs seront déportés. Le gouvernement italien de Mussolini va tomber le 25 juillet 1943, remplacé par le gouvernement Badoglio. Malgré cela, pour les juifs les conséquences sont tragiques. On sait que **Donati** et le père Marie **Benoît** négocient le départ des juifs vers l'Afrique du Nord.

Le 8 septembre 1943, le Général Eisenhower annonce l'armistice italien qui provoque de ce fait le retrait des Italiens au-delà de la frontière. Peu de juifs les suivront.

Nice souligne **Béatrice Philippe** reste vide et le 10 septembre plus de 1.000 Allemands occupent la ville dont **Roethke** annonce le nettoyage. Le 9 septembre 1943 a lieu la grande rafle de Nice, dirigée par **Alois Brunner**. **Béatrice Philippe** cite **Erlander**, témoin de la rafle de Nice (15) :

"Les S. S. placés sous les ordres de **Brunner** sont des experts en la matière. Ils ont déjà opéré en Hollande. La police française les aide en barrant les rues et en y exerçant une garde vigilante. On ne la juge pas assez sûre pour remplir une autre mission, celle-ci ayant d'ailleurs une grande importance. Ainsi couverts, les S. S. envahissent les hôtels, mitraille au poing, les fouillent en hurlant et arrêtent avec une brutalité sauvage tous ceux qu'ils soupçonnent d'être juifs. Des Français collaborateurs rougissent bientôt... de ne point participer à l'opération. Miliciens et doriotistes prêtent main-forte aux Allemands. Les indicateurs reçoivent une prime considérable, 5000 francs pour chaque juif arrêté. Aussi vont-ils se multiplier... Nice retentit de cris, de gémissements, des coups de feu tandis que des gens se jettent par les fenêtres. Les juifs ou supposés tels sont emmenés d'abord à la synagogue, puis à l'hôtel Excelsior transformé en prison...

Roethke... s'attendait à une intervention de Vichy en faveur des Français. Il n'aura pas la peine de lui opposer les arguments qu'il avait préparés. Ni Pétain ni Laval ne souffleront mot".

C'est sûrement dans ce dramatique contexte de la fin 1943 que vont être arrêtés d'autres juifs originaires de Dunkerque.

"T'EN FAIS PAS"

L'histoire de **Samuel Ruk**, de sa femme **Laïa** et de leur fils **Michel** a déjà été écrite (16).

Nous ne ferons donc ici que d'en raconter les grandes lignes et, avec l'autorisation de l'auteur, d'y apporter le résultat de nos recherches.

*Quand ils se rencontrent en 1937 à Lille, à la fête de Noël organisée pour les orphelins de la guerre d'Espagne, **Samuel** et **Laïa** ne savent pas encore que leur union va être à la mesure d'un véritable destin. Ils ne savent pas encore que la grande histoire allait bientôt englober la leur, qu'ils avaient voulue simple, organisée autour d'un bonheur commun, d'une vie de famille en somme comme les autres. Tous deux viennent alors de Pologne. Elle qui n'a alors que 27 ans, est venue en France y rejoindre son frère **Arenouhem**, lui-même ici pour y travailler. A cette époque-là, **Laïa Grundman** ne parle que le yiddish de ses parents. En rencontrant ce soir-là **Samuel**, peut être pense-t-elle à son père, **Melech** et à sa mère **Sura** restés avec ses frères et soeurs à Konsk, sa ville natale.*

Sa famille est pieuse et Hassidique (17), et elle l'a décrit comme tout droit sortie d'un roman d'Isaac Bashevis Singer ou d'un tableau de Chagall. Une famille juive dans un shtetl (bourgade juive) de Pologne d'avant la guerre. Une enfance paisible qui se passe au contact d'un père marchand de tissu dans une famille respectueuse de toute la tradition juive, rythmée par les fêtes de Yom Kippour (le grand pardon) de Pessah (Pâque), de Roch Hachana (le Nouvel An)...

*Quant à **Samuel Ruk**, que **Laïa** ne connaît pas encore, lui aussi a quitté la Pologne natale et sa ville de Radomysk Wielki où, il est né le 27 septembre 1906. **Samuel** qui a fait ses études de mécanicien dentiste à Strasbourg parle déjà l'allemand et le français. Il n'a alors que 31 ans. Depuis quelques temps il travaille à Malo-les-Bains et revient à Lille le week-end. **Samuel** nous dit **Laïa** jouait du violon et de la mandoline. Après une courte maladie, il retourne travailler à Malo-les-Bains, en y amenant celle qui sera sa future épouse. "Comment décrire ma joie quand je vis la mer pour la première fois ! Son immensité dépassait tout ce que j'avais pu imaginer... C'était trop beau, c'était trop grand et je restais muette" (18), se souvient **Laïa** devant cette ville qui avant-guerre avait des allures de cité balnéaire.*

***Samuel** et **Laïa** se marient bientôt et célèbrent leur union dans leur première maison, au 1 bis place du Théâtre à Dunkerque. Ils se sont auparavant unis religieusement à la synagogue de Lille et civilement à la mairie de Dunkerque. Leurs deux témoins sont **Abraham Ruk** et **Salomon Ruk** tous deux commerçants à Lille. Sur l'acte de mariage, la signature de **Laïa** est toute tremblotante de l'émotion et du bonheur qu'elle connaît ce jour-là. A Dunkerque, la vie s'installe : **Samuel** travaille chez un chirurgien dentiste qu'il a connu en stage et qui lui demande, au seuil de sa mort de reprendre le cabinet. Ils hébergeront pendant un temps, le père de **Samuel** quelque peu souffrant.*

*Début 1940, **Laïa** met au monde, le 7 février, à la clinique Villette, un garçon que le couple appelle **Michel**. Depuis 1939, la famille **Ruk** devenue malouine sait que la guerre a déjà fait ses premiers ravages et les nazis, depuis 1939, leurs premières victimes juives.*

*Mai 1940, le couple occupe à présent la maison du 26 rue Gambetta. C'est à la fin de la journée nous dit **Laïa** que commencent les premiers bombardements. "**Samuel** arriva au bout d'une demi-heure à bicyclette : il venait nous chercher. Nous mîmes dans les sacs un peu de linge pour **Michel**, des boîtes de lait et quelques instruments de chirurgie dentaire. Poussant le bébé dans son landau, nous allâmes à Dunkerque : la ville brûlait, nous montâmes chez les D... qui avaient une voiture : on y mit les deux garçons, leur mère, leur grand-mère et leur tante, **Michel** et moi. **Samuel** partit à bicyclette avec la bonne, nous nous fixâmes rendez-vous à Saint-Omer". **Samuel** et sa femme se séparent de leurs amis et prennent la route de Bourbourg où tant bien que mal ils sont accueillis par des fermiers... puis retour à Dunkerque après avoir échappé de peu à la mort.*

"Malo était plein d'Allemands ; ils avaient dévalisé les magasins et les maisons désertées par les habitants (20). La petite famille **Ruk** décide alors de rejoindre Lille à pied. **Samuel** compte travailler dans le cabinet dentaire de son frère et commence en même temps à faire de la résistance sous le nom **Lazare**. **Laïa** se souvient alors de l'humiliation subie par les juifs à cette époque: "J'avais honte de sortir et me tricotais une petite veste jaune où l'étoile se voyait à peine" (21).

Les **Ruk** vont rester à Lille jusque 1942 et décident alors, face aux menaces allemandes lancées contre les juifs, de partir dans les Basses Pyrénées vers la fin 1942. Mais arrivés à Dax et après un contrôle de papiers, ils se font arrêter par les Allemands. **Laïa** et **Michel** se sauvent. Elle connaît alors la peur, parfois le réconfort d'une famille qui les accueille et, à Gan, là, elle retrouve la famille de son mari, après avoir bien des fois échappée à la dénonciation. A Gan, d'hébergement en hébergement, elle attendra la fin de la guerre, jusqu'à ce qu'elle revienne à Lille.

Qu'est devenu **Samuel** après son arrestation ? Aucune nouvelle pendant près de 9 mois jusqu'à ce que sa femme reçoive une lettre de lui, du camp de Beaune-La-Rolande datée du 5 mai 1943 (22) puis une seconde le 12 juillet 1943 où il indique qu'il a passé quatre mois dans ce camp. Il assure sa femme, son fils, de son bon moral, et lui indique qu'il part pour Drancy, travailler dans une ferme. Lettre pathétique, dernière lettre peut être, dernière volonté "d'être bientôt parmi vous"... **Laïa** recevra une ultime lettre de Drancy, puis une autre cette fois du Tribunal Civil de Première Instance de Lille indiquant le décès de **Samuel Ruk**, "Mort pour la France" en Allemagne, le 24 juillet 1943.

Or, nous savons que le 12 juillet 1943, 464 détenus arrivent de Drancy en provenance de Beaune-La-Rolande. **Samuel Ruk** est parmi eux. Il n'y restera que cinq jours, le temps pour lui d'écrire une dernière lettre à sa femme et à son fils. Il y est avec 1.250 autres détenus que **Brunner** et **Rothke** se hâtent de déporter : 120 vers le camp annexe de Lévitant et 1.000 vers... Auschwitz, dont **Samuel Ruk**. Le train part de Bobigny à 9h30, escorté de vingt agents de la police d'ordre allemande. Il porte le n° 57 en date du 18 juillet 1943 (23). Enfermés dans les wagons plombés, le train met deux nuits et trois jours avant d'arriver à destination : "cette fameuse usine de conserves de fruit" dont parlait le bureau des effectifs à Drancy.

Outre **Samuel Ruk**, il y avait dans ce convoi **Henri Bulawko**, l'un des 43 survivants de ce train, et **Salomon Cory** né le 17 juillet 1917 au Caire, englouti dans la brume concentrationnaire mais dont nous avons retrouvé le visage, entouré de ses meilleurs amis, à Paris, un peu avant la guerre.

Henri Bulawko décrit l'arrivée de ce transport (25) : "Le train s'est arrêté. La porte s'ouvre brusquement et la réponse vient à toutes les questions, une réponse inattendue, inimaginable, inhumaine. Brutalement la porte est écartée et ce sont des instants de cauchemar. Des personnages étranges, aux vêtements rayés, se ruent sur le train tel des gnomes échappés des enfers. Derrière eux, des S.S., mitraillettes pointées vers nous. Et des cris : los, raus, alles raus, los (vite, dehors, tous dehors, vite)..."

Pour les 1.000 déportés de ce convoi, les choses vont alors très vite. La machine meurtrière est bien réglée, et **Henri Bulawko** de poursuivre : "Mais on n'a ni le temps de poser des questions, ni même celui de penser. Nous voici en bas. Aussitôt on nous sépare en deux rangées : les hommes à gauche, les femmes à droite. Devant chaque groupe un officier. Il vient à nous, passe entre les rangs, jette un rapide coup d'œil sur nous et lance un sec "Links, links... (un instant d'hésitation) rechts... rechts... links... Deux files sont formées. Je suis dans celle de gauche. Des camions se sont avancés. On y fait monter - vite, los, schnell- des femmes, des enfants, et ceux des hommes envoyés à droite. Les camions partent..."

Après la sélection, que sont devenus **Samuel Ruk** et **Salomon Cory**. Leur jeune âge

leur a-t-il permis de prendre la file de gauche, comme **Henri Bulawko**, comme **Robert Sussfeld**, autre survivant de ce convoi (26). Nul aujourd'hui ne le sait. Ce que par contre nous savons, c'est que sur 1.000 déportés de ce convoi, 369 hommes et 191 femmes (dont 16 survivantes) sont immédiatement gazés (27).

Dans une lettre que nous a adressé **Henri Bulawko** à propos de **Samuel Ruk** et de **Salomon Cory**, celui-ci nous répond : "il ne m'est pas possible de vous donner la moindre précision sur les personnes que vous me citez. Tout d'abord, il faut prendre en considération que la majorité des déportés de ce convoi (et des autres en général) était "sélectionnée" dès l'arrivée et disparaissait aussitôt... Il ne me reste en mémoire que les déportés qui se sont retrouvés avec moi dans le camp de Jaworzno...".

A Auschwitz s'arrêtent donc les traces, traces de vie de **Samuel Ruk** et de **Salomon Cory**, assassinés par les nazis... Pour **Laïa Ruk**, sa femme et pour son fils, il ne reste de papier officiel que cette mention "Mort pour la France... le 24 juillet 1943...", et puis des souvenirs que **Laïa** nous a racontés avec tant d'émotion et de nostalgie, souvenir d'un couple qui avait décidé de vivre à Malo-les-Bains en 1938, souvenir d'un mari, **Samuel** qui, malgré la nuit noire qui s'annonçait, n'avait cessé d'espérer, de croire en l'homme. En 1940, pour sa femme, pour son enfant qui venait de naître, **Samuel Ruk** avait appelé leur nouvelle maison du 26 rue Gambetta : "T'en fais pas...".

"CONVOI BIEN ARRIVE"

Dans le convoi n° 60 du 7 octobre monte bientôt le couple **Grimbert, Yvonne** a alors 42 ans et son mari, **Léon** en a 46. On sait que peu choses d'eux, sinon qu'elle est née à Dunkerque le 21 mars 1901, que son mari vient de Paris, né le 10 novembre 1897. Se sont-ils eux aussi enfuis de Dunkerque en 1940, frappés comme les autres juifs de la ville par la ségrégation raciale par la confiscation de leurs biens, par l'exclusion, et ce matin du 7 octobre 1943, par la déportation ?

Comme tous les autres déportés du convoi, tous ont été transportés à Drancy. 1000 juifs qui quittent la gare de Paris/Bobigny à 10h30. Le transport épouvantable dure trois jours et arrive à Auschwitz le 10 octobre à 5h30 "convoi bien arrivé" dira **Hoes** le commandant du camp à Roethke. Le professeur **Waitz** était aussi dans ce train ; voici son témoignage (28) :

"Le voyage est effectué au départ de Drancy le 7 octobre 1943 dans des wagons fermés. Dans chaque wagon un ou deux seaux d'eau et un seau hygiénique, quatre-vingt-quinze à cent personnes y sont empilées avec des provisions suffisantes. Dans deux wagons-infirmerie où sont placés à terre quelques paillasses, on conduit des vieillards, des convalescents de typhoïde ou de pneumonie, des femmes enceintes, des femmes avec des nourrissons, etc..., et neufs folles sorties par les Allemands d'un asile d'aliénés et qui hurlent sans arrêt.

Il est difficile de donner des soins dans ces wagons-infirmerie car les médicaments se trouvent dans un wagon ordinaire et il est interdit de circuler durant les arrêts pour aller chercher ceux qui sont nécessaires. Lors d'un arrêt, j'essaie d'obtenir des tonicardiaques pour un vieillard présentant syncope sur syncope, le sous-officier allemand me déclare: "Er kann verrecken, er wird so wie so bald krepieren" (il peut crever, il va quand même claquer bientôt). Au cours d'un autre arrêt, je demande de l'eau pour des malades, un autre sous-officier répond : "c'est inutile de leur en donner, ils y passeront bientôt".

Après trois jours et trois nuits de voyage, le train arrive sur un quai de gare le 10 octobre 1943, vers trois heures du matin et y stationne jusqu'à l'aube".

Yvonne et **Léon Grimbert** étaient dans ce wagon... Que deviennent-ils en arrivant à

Auschwitz ? A droite ?... A gauche ?... Nul aujourd'hui ne le sait... Nous savons que 491 personnes sont tout de suite gazées... qu'en 1945 ils restent 59 survivants dont 4 femmes...

"NOUS TRAVAILLONS CHEZ MARIX"

*De l'autre côté de Dunkerque, à Coudekerque-Branche (29), on peut encore voir aujourd'hui, la rue **Louis Weill** puis, sur le fronton d'un bâtiment public du centre ville, une petite statue en pierre représentant une mère et son enfant, signe qu'avant-guerre, il y avait bien là une crèche, celle de l'usine **Marix** dont chaque Coudekerquois se souvient, et qui accueillait à l'époque les enfants des ouvrières de l'usine de jute, que les **frères Weill** avaient ouverte en 1906.*

***Louis Weill**, le créateur de l'usine devait décéder en 1913. Il y avait également deux frères, **Léon** et **Paul**, lequel allait être pris en otage par les Allemands et fusillé, en Dordogne le 2 avril 1944.*

*Auparavant **Georges Marix** arrive en 1897 à Dunkerque pour y diriger une usine de tissage de jute à Coudekerque-Branche, une des nombreuses usines textiles de la région dunkerquoise. A cette époque-là et surtout à partir de 1914, l'industrie textile se développe considérablement à Dunkerque allant jusqu'à fournir un peu moins de 50 % de jute en France. Plusieurs industries se partagent le commerce du jute.*

*Citons simplement l'usine **Dickson** fondée par un Ecossais **David Dickson** et celle des **frères Weill** qui dès 1897 employait déjà 500 ouvriers. A partir de 1913, son expansion est telle que les **frères Weill** allaient racheter plusieurs autres entreprises : **Kid Frères** et Cie, **Hams** et Dekeirel et Cie, Walker... Les habitants de la ville se souviennent encore qu'ils avaient coutume de dire : "Nous travaillons chez **Marix**". L'usine prend ensuite le nom des frères Weill et devient après-guerre l'usine **Texac**. Elle ferme définitivement ses portes en 1977. Y travaillaient encore à l'époque 150 personnes dont une majorité de femmes.*

*La famille **Weill Marix** a laissé un souvenir important dans la ville, car elle s'était dotée d'une coopérative pour le personnel et d'une crèche construite en 1931, ce qui pour l'époque constituait déjà une belle avancée sociale. La ville de Coudekerque-Branche le leur a bien rendu puisqu'aujourd'hui, outre la rue **Louis Weill**, on trouve un petit square qui s'appelle "Le square Marix".*

*Madame **Rose Marix** née **Weill** était originaire de Strasbourg et son mari, **Georges** venait lui du 3e arrondissement de Paris. Pendant la guerre de 14-18 il avait été commandant dans l'artillerie. Mariés, à Nancy, ils arrivent bientôt à Dunkerque. Ils ont une fille **Claire** qui naît à Coudekerque-Branche le 24 mai 1900. Sur son acte de naissance, y figurent le nom de ses deux témoins, **Louis Weill** le fondateur de l'usine et sa femme née **Israël**. Elevée à Dunkerque, **Claire Adrienne Marix** se marie, le 10 juin 1926 à **Raymond Levy**, celui-ci devait décéder avant la guerre. Entretiens, **Claire Levy** et son mari ont trois enfants : **Léon** né le 23 novembre 1930, **Geneviève** née le 5 avril 1933 et **Michel** le 10 décembre 1931. Leur enfance semble-t-il se passe entre Dunkerque, Coudekerque-Branche et Bruxelles où ils seraient nés ?... Paradoxalement, malgré l'armistice de 1940, la guerre ne fait que commencer pour la petite famille **Levy**. **Claire** et les enfants quittent la région pour se retrouver en 1943 à Nice, réfugiés en zone libre et auprès de leur famille. Mais la fin de l'année 1943, reste terrible pour les juifs réfugiés en zone sud malgré les réticences de Vichy à arrêter les juifs français.*

*Sans doute comme **Yvonne** et **Léon Grimbart**, **Claire Levy** et ses trois enfants se font-ils arrêter dans la grande rafle de Nice... Leur dernier domicile est la pension **Réséda** à Nice, leur centre de rassemblement est aussi à Nice (30). Ils sont transférés après à Drancy et là-bas, ultime réflexe d'une mère qui avait vécu heureuse à Dunkerque, elle déclare ses trois enfants*

Dunkerquois de naissance, pour ne pas se séparer d'eux, pour marquer leur commune origine.

Le 28 octobre 1943, **Claire Levy, Geneviève, Léon et Michel** rejoignent les 125 enfants de moins de 18 ans du convoi n° 61. Avec eux, 28 enfants du centre de la Rose à la Verdière, à Marseille. 24 seront déportés dans ce même convoi et parmi les 1.000 juifs de ce transport, il y avait le père de **Serge Klarsfeld, Arno Klarsfeld...**

"UNE ELEGANTE CHEMISERIE"

André Benoît (31) se souvient qu'il était à Dunkerque en 1939 et rappelle qu'il y avait avant-guerre assez peu d'antisémitisme, témoin les éloges du "Nord Maritime" à l'enterrement de **Jean Pick**. Pourtant à partir de 1940, tant dans la presse locale que dans la rue, les juifs de Dunkerque subissent les mesures raciales du gouvernement. Le 21 juin 1940, **André Benoît** raconte qu'il se trouve alors devant le commissariat de police : "J'y rencontre un Dunkerquois très connu, l'entrepreneur R... qui tenait le Dais aux processions de la petite chapelle et qui me dit : "J'espère que vous avez choisi la bonne paroisse !... ". Comment fallait-il comprendre cela? Comme un conseil avisé, comme une invitation à la conversion ?... même après 50 ans, **André Benoît** hésite à en donner une mauvaise interprétation... plus directement antisémite et collaborationniste cette fois, c'est le chauffeur du directeur des usines **Weill** qui après avoir raccompagné son patron à la gare va se mettre, avec la voiture de l'usine, à la disposition des Allemands lesquels le renvoient bientôt chez lui... A l'opposé de ces deux tristes personnages, **André Benoît** poursuit qu'au moment où il doit refaire sa carte d'identité, le commissaire de police lui demande d'aller chercher une photo dans les décombres du magasin de son père, mais il lui propose de l'établir en dehors de la présence de l'officier allemand qui était dans son bureau... Puis un peu plus tard alors qu'il est réfugié sur la côte d'Azur : "J'ai rencontré un Dunkerquois, Monsieur **Jules Hocquet** père, connu pour être royaliste, l'un des seuls à savoir que je partais pour combattre et qui me dit ceci : "Je suis sans nouvelle de mon fils, j'espère qu'il a repris les armes du côté de... De Gaulle".

C'est ce que justement s'apprête à faire **André Benoît** qui quitte la France en 1943 par l'Espagne où il fait quatre mois et demi de prison au Seminario Vigo de Derrida avant qu'il ne soit échangé contre un sac de blé. **André Benoît** part au Maroc, en Algérie, où il devient parachutiste et enfin en Angleterre où il s'engage alors dans une brigade anglaise appelée "Special Air Service" "où le pourcentage de juifs dit-il était relativement élevé". **André Benoît** poursuivra la guerre contre les nazis jusqu'en 1945. Les événements survenus à son père se sont donc produits en son absence, racontés par son frère et par sa famille...

Jusqu'en 1940, qui ne se souvient à Dunkerque de cette élégante chemiserie à l'angle de la rue Clémenceau et de celle de l'Amiral Ronarch et que tient à l'époque, et depuis de nombreuses années, **Benoît Levy (32)**. Né à Paris dans le 10ème arrondissement le 17 février 1873, **Benoît Levy** vient s'installer à Dunkerque vers 1902. Il y occupe pendant la guerre de 14-18 une maison rue de Soubise, car à l'époque et du fait d'une infirmité, il n'est pas mobilisable. Passé la grande guerre et jusque 1940, **Benoît Levy** tient donc une chemiserie connue des Dunkerquois et quitte la ville vers 1941, alors que nombre d'habitants y sont interdits et que partout en France les juifs y sont traqués, alors que son magasin est entièrement détruit et confisqué par les lois d'aryanisation du 18 novembre 1940.

Comme beaucoup de juifs de Dunkerque et d'ailleurs, **Benoît Levy** se réfugie alors en zone sud, mais alors qu'il attend un ami à Cannes, rue d'Antibes, une Citroën s'arrête pour interpellé quelqu'un de l'autre côté du trottoir et, faute de le trouver, les miliciens se rabattent sur **Benoît Levy** et l'arrêtent. Les événements vont alors très vite pour notre Dunkerquois, dont la famille qui tient alors un magasin à Nice est prévenue par une cliente, de son

arrestation. **Benoît Levy** est transféré à Drancy où il va retrouver les membres de sa famille: **Claire, Geneviève, Léon et Michel...**

Paris, Dunkerque où il avait choisi de s'installer avec ses proches puis la guerre, Nice, Cannes, puis un trou noir, le plus grand trou noir de l'histoire, puis Drancy.. puis un wagon, puis le convoi n° 61 où il monte avec **Claire** et ses trois enfants jusqu'à... Auschwitz... (33).

Arrivée là-bas, les nazis n'ont aucune pitié pour les enfants qui tous, sont immédiatement gazés. On imagine **Claire Levy** qui ne veut pas se séparer de ses petits et qui, les tenant dans ses bras, les prenant par la main, les embrassent pour la dernière fois et se dirige avec eux vers la chambre à gaz... Quant à **Benoît Levy**, lui aussi descend sur la rampe d'Auschwitz. Sa famille, ses fils ne sauront qu'après la guerre la fin tragique de leur père par le témoignage de M. **Cutzekhowky** qui leur communique cette lettre le 25 août 1945 (voir ci-après).

... Au-dessus du caveau familial de la famille Levy, à Cannes, il y a une inscription en souvenir de **Claire Levy** et de ses enfants assassinés à Auschwitz parce qu'ils étaient juifs. Par-delà le temps et les camps, **Geneviève, 10 ans, Michel 12 ans et Léon 13 ans** sont devenus trois petites lumières qui brillent à jamais, dans le mémorial de Yad Vashem à Jérusalem, comme 1.500.000 autres scintillements, un pour chaque enfant assassiné par les nazis...

De tous les juifs déportés, originaires de Dunkerque, la famille **Marix-Weill-Levy** a payé un lourd tribut à la guerre que menaient contre eux les nazis et le gouvernement de Vichy. Puissent les habitants de Dunkerque et de Coudekerque-Branche se souvenir de leur mémoire, de leur nom...

Paris le 25-8-45

Monsieur,

J'ai reçu aujourd'hui votre lettre du 20 et m'empresse de vous répondre. J'ai fait en effet la connaissance de Mr votre père à Nice, à l'hôtel Excelsior d'où nous avons été expédiés à Drancy. Là nous sommes restés jusqu'au 28 octobre, date de notre départ pour Auschwitz où nous sommes arrivés le 1er Novembre à 2h du matin. Là les déportés ont été hissés de suite sur le quai: les jeunes et valides d'un côté qui ont rejoint le camp à pieds; les vieux, les malades et les enfants d'autre part. ~~Tous~~ ~~repartis~~ en camions.

Le voyage de Drancy à Auschwitz a été effectué dans des conditions supportables. L'eau et la nourriture n'ont pas manqué. Mr votre père a voyagé dans un wagon de voyageurs réservé aux gens âgés et aux malades. Donc dans le moins d'inconfort possible.

Je m'excuse de ne pas pouvoir vous donner davantage de détails car en route nous nous sommes perdus de vue au départ de Drancy. Je ne l'ai qu'entre vu à la gare d'Auschwitz quand il est monté sur le camion. Je suis navré, mais il vous faut renoncer je crois à tout espoir car vous devez certainement savoir ce que signifiait monter en camion. Quant à Mme Claire Levy, Marix et ses 3 enfants, je ne les ai pas ou peu connus et je ne sais ce qu'ils sont devenus.

Veuillez croire, Monsieur, à ma sincère sympathie et à mes sentiments les meilleurs

Jenny Dupont-Lurky

P.S. Ci-joint en retour votre photo.

UNE MERE ET SES TROIS ENFANTS

Dans la synagogue de Lille, une plaque grise à écriture blanche rappelle la déportation d'**Olga Brunner** et de ses trois enfants... Nous savons aujourd'hui qu'**Olga Madeleine Brunner** est née Golberg, un 28 juillet 1890, à Dunkerque. Son père **Samuel** vient de Russie, né à Grobin, marié à **Betti Golstruck** née aussi dans la même ville.

A Dunkerque et pendant plusieurs années, les parents d'**Olga** occupent le 33 rue des Capucines, son père est alors représentant de commerce. A sa naissance les deux témoins, amis de la famille habitent également Dunkerque : **Samuel Cohen** a 44 ans, et **Salomon Deutch** en a 36.

Sans doute **Olga** profite-t-elle de la rencontre avec **René Brunner** pour aller habiter Lille puis Chartres où ils auront un premier enfant, **Lydia** née le 13 juillet 1918, puis à Paris, **Olga** est à nouveau maman, d'une autre fille, **Claudine** née le 15 février 1922 puis d'un garçon, **Jean** né le 1er décembre 1925. Fin 1943, alors que l'on perd la trace de **Paul Brunner**, on sait que chaque jour, des dizaines de juifs arrivent à Drancy, arrêtés par la police française sur les ordres de **Rothke (34)**. Il y a 2.140 internements en novembre et 831 internements en décembre. Les juifs viennent de Paris, de Province et de Nice. **Olga Brunner** et ses trois enfants sont parmi eux.

1.000 juifs, dont la décision de déportation date du 30 novembre vont ainsi monter dans le convoi n° 64 en date du 7 décembre 1943, mais peut être pas **Olga Brunner** dont l'acte de décès signale la mort ce même jour. Tout juste adultes, on imagine avec horreur le destin qui attend **Lydia**, **Claudine** et **Jean**, orphelins le jour même de leur déportation, entassés dans ce train, le 64ème qui les conduit à Auschwitz. **Lydia** a alors 25 ans, **Claudine** 21 et **Jean** 18.

A l'arrivée sur la rampe d'Auschwitz, leur jeunesse leur a-t-elle permis d'éviter la première sélection sous le regard de **Mengele**, leur a-t-elle permis d'avoir la force de continuer, d'espérer... qui aujourd'hui le sait ?... Ce que par contre nous savons, c'est qu'en 1945, il n'y avait de ce convoi que 50 survivants dont deux femmes...

JACQUELINE, LA SURVIVANTE

La belle époque à Dunkerque voit fleurir nombre de petits commerces pour une ville forte de 40.000 habitants et plus de 100.000 avec sa banlieue (35). Dès 1903, c'est-à-dire un peu après l'affaire Dreyfus (1894) et avant donc que le capitaine ne soit gracié (1906), on trouve alors dans le "Nord Maritime", de quoi s'alimente la mentalité d'alors, quand il s'agit de l'ouverture d'un nouveau commerce comme celui dès ce début de siècle, des Nouvelles Galeries. "M. **Canlorbe** et Cie, propriétaire, bons et loyaux Français de France, natifs de la Gironde et qui n'ont rien de "juifs" (36).

Les propos restent toujours aussi démesurés, et stigmatisent encore et déjà la peur de l'étranger, or les commerces tenus par des ressortissants juifs sont à cette époque toujours aussi peu nombreux à Dunkerque. Au n° 1 rue de la Couronne sur une photo publicitaire, à l'enseigne "Au Printemps", on peut voir un couple, lui costume et chapeau melon, elle, chignon relevé et longue robe noire, qui posent, non sans quelque fierté, devant leur magasin. Leur carte postale publicitaire signale :

"Spécialité de Dentelles Main et Motifs"

Ouvrage de dames, lingerie et nouveauté.

Petite échoppe où l'on peut lire sur la porte vitrée le nom de son propriétaire : **J. Rachi**. Cette photo peut bien dater d'avant la guerre de 14. **Jacqueline Ester Rachi**, leur fille est sans

doute déjà née puisqu'elle voit le jour à Dunkerque le 11 août 1914, quelques 7 jours après la déclaration de guerre entre l'Allemagne et la France. Son père s'appelle **Isaac** et vient de Constantinople comme beaucoup de ses coreligionnaires venus en France après la révolte des Jeunes Turcs en 1908, dont l'aspect nationaliste avait inquiété la minorité juive du pays. **Isaac Rachi** se marie à Dunkerque avec **Sarah Bachmann** née à Lille et âgée de 33 ans au moment de la naissance de **Jacqueline**. Mariage entre un juif Sépharade et une juive Ashkénaze (37).

A la naissance de leur fille, les deux témoins sont également juifs et appartiennent à la famille, **Léon Bachmann**, son oncle est garçon de restaurant et à alors 28 ans, **Paul Friedman** à 47 ans et est marchand. Tous deux habitent en ce jour de 1914 la ville de Dunkerque. Plus jeune que sa femme, **Isaac** a alors 25 ans. En 1944, **Jacqueline** qui a alors 30 ans a fui Dunkerque, détruit. Où s'est-elle réfugiée ? En ce début d'année, où la France sur l'ordre de **Darnand** facilite l'arrestation des juifs Français par la gestapo, tandis qu'elle arrête directement les juifs étrangers.

L'année 1944 verra déporter encore 16.000 juifs malgré les actions des résistants qui ont à lutter non seulement contre les Allemands mais aussi contre la milice de **Darnand** promu secrétaire général au maintien de l'ordre. Le 4 février 1944 "Le Matin" ose encore titrer que la milice assure les lecteurs de l'entreprise de pacification faite en Haute Savoie et qu'elle saura distinguer "le bon lait de l'ivraie" et jugera avec équité les jeunes gens fourvoyés..." (38) quelques jours avant. Sur ordre de la gestapo, la police française arrête femme et enfant même s'ils sont Français, d'un chef de famille étranger. Lors de cette rafle, la police insiste sur le fait qu'elle tiendra responsable voisins et concierge s'ils ne dénoncent pas les juifs qu'ils cachent... (39). Les juifs arrêtés au cours de cette rafle viennent alimenter le convoi n° 68 en date du 10 février 1944. Et c'est dans ce train avec 1.500 autres déportés que **Jacqueline Ester Rachi** monte, sans doute arrêtée par la police française, qui l'expédie à Auschwitz où elle arrive le 13 février. Voici le récit de ce voyage (40) :

"Dans le wagon plombé à peine éclairé par une petite lucarne, nous nous tenions assis entassés les uns contre les autres, nous étions plus de soixante hommes, femmes, enfants, vieillards et malades. Impossible d'allonger une jambe, la position "en tailleur" était la seule solution, mais au bout d'un moment nos membres s'engourdissaient.

Le matin du départ nous n'avions reçu qu'une ration de pain pour le voyage. Moi, je gardais précieusement contre moi les provisions que m'avait données ma nourrice : pâté, confiture, miel, sucre ; je ne les aurais entamées pour un empire, je les gardais pour maman qui était partie depuis si longtemps ; elle en aurait sûrement bien besoin et je croyais naïvement, comme cela nous avait été dit à Drancy, que j'allais la rejoindre. Et durant les trois jours et les trois nuits qu'a duré l'enfer de ce voyage, j'oubliais la promiscuité, le bruit permanent et l'atmosphère suffocante ; je ne pensais qu'à l'instant de bonheur où je reverrai ma mère. Me reconnaîtrait-elle ? J'avais tant changé !

Parfois, je redescendais sur terre, confrontée à la dure réalité : le tinette venait de déborder et répandait une odeur nauséabonde. L'air déjà étouffant devenait alors totalement irrespirable.

A Drancy, dans la chambrée, j'avais fait la connaissance d'une dame aux cheveux blancs, elle était arrivée avec son mari le même jour que moi. Nous nous étions retrouvées côte à côte dans le même wagon. Près de nous il y avait aussi deux jeunes filles arrêtées en Bretagne avec qui je sympathisais immédiatement.

A l'arrivée à Birkenau dans les bruits de ferraille des wagons que l'on déplombe, le 13 février, quand on a ouvert les wagons dans les cris et les hurlements en allemand : "Rassemblement en tête du train, vite, vite" j'ai suivi les deux jeunes filles et ensemble

nous avons couru dans la neige vers la tête du train. J'ai entendu la dame aux cheveux blancs crier plusieurs fois : "**Ida**, attends moi" mais je ne l'ai pas attendue. J'ai poursuivi ma course derrière les deux jeunes filles.

La dernière fois que j'avais vu ma mère, elle avait absolument voulu me changer de coiffure, elle m'avait coiffé les cheveux en hauteur, à la mode ; ainsi je ressemblais à une petite fille. Sans doute est-ce cela qui m'a valu la chance d'échapper à la sélection de l'arrivée et d'être choisie pour le travail. A partir de là commençait une lutte de tous les jours pour la survie".

Nous savons que 1.229 personnes sont aussitôt gazées, que sont sélectionnés pour le travail 210 hommes et 61 femmes, dont **Jacqueline Rachi**. **Jacqueline Rachi** a passé la première sélection, a évité la chambre à gaz. Survivre à Auschwitz quand on a 30 ans, c'est ce qu'elle va commencer à faire. Elle doit s'adapter à ce monde à l'envers, abandonner ce qu'elle était avant, devenir une survivante, écouter les conseils des anciens, faire un travail le moins épuisant possible, garder des liens assez forts avec un ou deux autres détenus, ne pas se faire remarquer, s'endurcir et lutter pour un idéal... Trouver de quoi manger, observer les attitudes des kapos et des SS, recevoir le moins de coups possible, organiser en fait son existence en creux et en plus de tout cela, de tout ce que les survivants ont raconté de leurs capacités à organiser leur survie, bénéficier d'une part, d'une grande part de chance et de hasard, sur cette planète qui s'appelait Auschwitz et qui n'était autre que notre planète terre.

Comme les déportés d'Auschwitz, **Jacqueline Ester Rachi** a été libérée par les Russes ce matin du 27 janvier 1945 et le monde de découvrir l'horreur du nazisme, et les déportés de réapprendre à vivre, petit à petit parfois dans l'indifférence d'une population plus enclin à fêter la victoire qu'à écouter le récit des survivants.

Que devient **Ester Rachi** après la libération d'Auschwitz...

Retour à Paris où elle se marie à Saint Cloud le 27 octobre 1949 à **Maurice Sion Semon** dont elle se sépare le 19 janvier 1984... à partir de quoi nous perdons sa trace dans la ville de Grasse : Alpes Maritimes...

LA NEIGE D'AUSCHWITZ

Nous n'avons que peu d'informations sur **Germaine Meyer** sinon qu'elle est née à Dunkerque le 18 février 1899. En 1944, elle a donc 45 ans. En 1944, l'histoire de **Germaine Meyer** rejoint le destin de la plupart des juifs cette année-là.

Le 11 janvier, on a retrouvé assassiné à Lyon l'ancien président de la ligue des droits de l'homme, **Victor Hasch** et sa femme **Hélène** abattus par la milice de **Darnand** et la gestapo réunies. Toujours en ce début d'année 1944 entrent à Drancy, le 18 janvier, trois enfants juifs du collège d'Avon, **Jacques Halpen**, **Maurice Schlosser** et **Hans-Helmut Michel** dont un de leur ami d'école se rappellera plusieurs années après dans l'un de ses films : 'Au revoir les enfants" de **Louis Malle**. Les trois enfants âgés de 17, 15 et 13 ans sont déportés avec leur professeur, le père **Jacques** dans le convoi n° 67 en date du 3 février 1944. Tous furent assassinés à Auschwitz. Un peu plus tard, le 22 février, on arrête à Saint-Benoît-sur-Loire le poète **Max Jacob** qui transféré à Drancy le 28 y meurt le 5 mars 1944. Un peu avant, le 17 février, a lieu à Paris le procès du groupe **Manouchian** des Ftp.M.O.I. accusés d'être terroristes, juifs et communistes. Ces onze résistants, anciens des brigades internationales seront fusillés, leur destin tragique inspira le poème d'**Aragon** : **l'Affiche Rouge**.

Quelques jours après, le 27 mars 1944, le convoi n° 70 part de la gare de Paris/Bobigny. Les juifs qui y sont entassés ont été arrêtés par la préfecture de police, soit dans la région parisienne (350), soit dans l'Isère et en Savoie (170), soit encore dans la région lyonnaise (150). D'autres viennent de Marseille (145), de Toulouse (45), d'autres encore de

la Côte d'Azur (95), enfin de Vichy (35). Avec 1.025 autres déportés, **Germaine Meyer** fait partie de ce convoi (41). **Joseph Wargon**, cité par **Serge Klarsfeld** témoigne de cet effroyable voyage vers la mort :

"Ce voyage était vraiment un cauchemar indescriptible, une vision d'enfer. Le jour se passait en disputes, en cris et pleurs hystériques. La nuit c'était encore plus terrible dans ces wagons. Nous étions entassés les uns sur les autres, par terre sur de la paille. On ne pouvait pas s'asseoir ou s'allonger sans écraser les membres de quelqu'un qui hurlait de douleur. La plupart des gens restaient debout jour et nuit. Nous avons essayé de nous organiser par roulement afin de permettre aux uns de s'asseoir pendant que d'autres restaient debout.

Mais le comble de l'horreur, plus encore que la promiscuité, était cet affreux tonneau dans lequel on faisait ses besoins. Il était plein depuis longtemps, il débordait en tout sens, répandant une puanteur effroyable sur le sol. Les urines et les excréments atteignaient ces pauvres êtres affalés par terre ; la paille sur laquelle on essayait de s'asseoir ou de s'allonger un peu était souillée. On s'efforçait de la déplacer dans l'espoir de trouver un coin plus sec, mais en vain ; tout était odeurs puantes, saleté, horreur. Nous avons beau crier, cogner contre les portes pour qu'on nous ouvre afin de pouvoir vider la "tinette" ce fut impossible, aucune réponse, et pourtant le train était immobilisé.

Au bout d'une journée et demie, on finit par ouvrir et nous pûmes sortir le tonneau pour le vider au dehors, sur la voie ferrée et le ramener. Mais quelle atmosphère répugnante, épouvantable, humiliante pour tous. Nous étions couverts de saleté, d'odeurs écœurantes, sans aucune possibilité de nous laver ; nous n'avions même pas d'eau pour boire... Nous avons mangé les maigres aliments et la boule de pain emporté de Drancy. La faim, la soif nous tiraillaient les entrailles. La nuit nous étions plongés dans l'obscurité la plus totale.

Les souffrances, l'épuisement abattaient les plus courageux. Les gémissements se faisaient plus sourds, plus faibles. Certains malheureux ne bougeaient plus, morts de peur et d'épuisement, d'autres en perdirent la raison, d'autres vomissaient dans ce wagon hallucinant d'horreur, inimaginable, indescriptible.

Une petite lucarne laissait filtrer un peu d'air, à peine un coin entrouvert ; c'est ce qui nous sauva sans doute d'une asphyxie totale. En regardant cette faible ouverture, je remarquai qu'elle était couverte de neige. A l'aide d'une cuiller, le seul objet que j'avais emporté avec moi, j'en recueillais un peu et chacun, tour à tour, buvait cette neige fondue qui pénétrait dans nos gosiers brûlants et desséchés".

En 1945, il n'y avait de ce convoi que 152 survivants dont 73 femmes.

*En même temps que **Germaine Meyer** ont été déportés **Charles Meyer** né à Paris le 19 août 1902, **Colette Meyer** née à Strasbourg le 26 mars 1924 et enfin, **Mathieu** et **Marguerite Meyer** sûrement mari et femme nés à Lingolsheim, respectivement le 15 juin 1897 et le 15 juin 1890.*

*Nous n'avons pu savoir si **Germaine**, **Charles** et **Nicole Meyer** étaient de la même famille. Nous savons seulement que **Nicole** alors âgée de 20 ans a survécu à sa déportation, mais qu'elle est décédée à Paris 13ème, le 21 juin 1945, quelques mois après sa libération.*

*Quant à **Germaine Meyer**, nous n'avons pas d'autres éléments sur le sort qu'elle connu à Auschwitz...*

Jusqu'au 31 juillet 1944, il y aura encore sept convois emportant avec eux, dans leurs wagons plombés, les derniers juifs déportés depuis la France...

CONCLUSION

***Raul Hilberg** estime qu'au cours de la seconde guerre mondiale, 5.100.000 hommes, femmes, enfants, personnes âgées ont été exterminés par les nazis et leurs collaborateurs,*

pour le seul fait qu'ils étaient juifs (42).

Jamais auparavant, "l'Humanité" n'avait connue un tel massacre, organisé de façon aussi industrielle que systématique.

Génocide, holocauste, aucun concept, aucun qualificatif n'était à la mesure de l'ampleur de ce meurtre collectif jusqu'à ce que les historiens retiennent celui de Shoah qui en hébreu signifie : anéantissement, destruction.

Dans le trou noir de la Shoah ont été anéanti des familles entières par millions. Les survivants et leurs descendants sont traumatisés pour encore plusieurs générations. Les chercheurs n'ont de cesse de s'interroger sur ce qui est la grande honte du XXème siècle pour ce que l'on ose encore appeler "l'Humanité" où la "Civilisation".

*En France, **Serge Klarsfeld** estime qu'au minimum, 75.721 juifs ont été déportés dont 11.100 enfants (43). Seulement 2.500 d'entre eux sont revenus des camps de la mort en 1945. Il n'est pas une ville de France où il n'y eut pas de juifs Français ou étrangers, touchés par les lois raciales et la ségrégation, avec tous les risques encourus de déportation et d'extermination.*

Dunkerque, ville détruite à 95 %, connaissait une situation particulière.

Les ressortissants d'origine juive de la ville qui y étaient nés ou qui avant la guerre avaient décidé de s'y installer et d'y vivre, l'avaient quittée avant ou après les bombardements de 1940. Nous avons vu comment ils ont été arrêtés et déportés depuis d'autres villes de France.

Il n'en reste pas moins qu'ils étaient de Dunkerque, qu'ils y avaient vécu, qu'ils emportaient avec eux un peu de terre de notre littoral.

Au cours de ce travail, nous avons tenté parfois bien imparfaitement de retracer ce qu'a pu être leur exode, leur destin depuis Dunkerque, depuis Coudekerque-Branche, jusqu'aux lieux de leur mort : Auschwitz, Sobibor.

*Nous savons aujourd'hui que 7 femmes, 4 hommes et 3 enfants tous nés à Dunkerque avant guerre où y résidant encore en 1940 ont été déportés et pour 13 d'entre eux exterminés par les nazis. Une seule a survécu, **Jacqueline Rachi**.*

*A ceux-là, il faut rajouter le nom de **Samuel Rosenbaum** déporté sûrement dans le convoi n°59 du 2 septembre 1943 et assassiné à Auschwitz, et pour lequel nos recherches, encore insuffisantes, se poursuivent.*

Ce chiffre est important pour qui connaît les variations démographiques de la communauté juive de Dunkerque. Si l'on ajoute à ceux-là, les autres membres proches de la famille, conjoint et enfants, l'ont abouti au terrible bilan de 22 personnes dont une, Nicole Meyer n'a survécu que peu de jours après sa libération.

Jusqu'à aujourd'hui, Dunkerque avait oublié l'existence de cette tragédie pour au moins 15 de ses ressortissants. Nous avons centré ce travail sur la nomination : nomination des lieux, nomination des dates, des parents, des témoins, des enfants, nomination des convois, nomination même de l'horreur. Ainsi, nous avons voulu redonner vie, trace de vie, à ces Dunkerquois et à leur famille que les nazis avaient réduits à des numéros, à des tatouages, à des corps calcinés, à de la cendre.

Puisse les Dunkerquois se souvenir d'eux, de leur mémoire.

Comment le dire autrement aux générations futures sinon par le rappel de cet autre impératif de la tradition juive : Souviens-toi ! ZARHOR

NOTES

- (1) *Il s'agit du Schohet Kocher, chargé de l'abattage rituel des animaux.*
- (2) *Archives municipales de Dunkerque : 2 M 12.*
- (3) *A.M.D. - série 74 - boîte 4 bis - document 578 : état de comptes : recettes et dépenses pour l'achat des bestiaux.*
- (4) *Serge Klarsfeld, Le calendrier, 1993, p. 191-194.*
- (5) *Ibid, p. 633-634.*
- (6) *Ibid, p. 800.*
- (7) *Danielle Delmaire, Thierry Kleiman : Liste des déportés du convoi X dans "TSAFON: revue des études juives du Nord" n° 9-10, 1992 - Serge Klarsfeld en dénombre pour le Nord-Pas-de-Calais au minimum 815 dont 4 survivants.*
- (8) *Serge Klarsfeld, Le mémorial de la déportation des juifs de France, 1978, voir convoi n° 36.*
- (9) *Serge Klarsfeld, Le calendrier, p. 749-750.*
- (10) *Suwalki se trouve aujourd'hui en Pologne.*
- (11) *Serge Klarsfeld, Le calendrier, p. 781.*
- (12) *Ibid, p. 732 : Raymond Raoul Lambert était président de l'U.G.I.F. (Union Générale des Israélites de France), déporté avec son épouse et ses quatre enfants, tous sont morts à Auschwitz.*
- (13) *Ibid, p. 782-783.*
- (14) *François Bédarida, Le génocide et le nazisme : presse pocket, 1992, p. 53 - Sur 77 convois qui déportent les juifs de France, deux iront à Sobibor où seront assassinés au total 200.000 déportés.*
- (15) *Béatrice Philippe, Etre juif dans la société française, 1979, p. 362.*
- (16) *Laïa Ruk, Leale la Polonaise : la pensée universelle, 1977.*
- (17) *Le Hassidisme, mouvement religieux juif né en Pologne au XVIIIe siècle.*
- (18) *Laia Ruk, op. cit., p. 92.*
- (19) *Ibid, p. 99-100.*
- (20) *Ibid, p. 109.*
- (21) *Ibid, p. 129-132.*
- (22) *Beaune-La-Rolande 5 mai 1943*
- (23) *Serge Klarsfeld, Le calendrier, p. 848-839.*
- (24) *Henri Bulawko, Les jeux de la Mort et de l'Espoir : Encres, éditions Recherches, 1980, p. 51.*
- (25) *Ibid, p. 52-53.*
- (26) *Ibid, p. 140-144.*
- (27) *Serge Klarsfeld, Le Mémorial : convoi n° 57.*
- (28) *Serge Klarsfeld, Le calendrier, p. 891-893.*
- (29) *Témoignage inédit recueilli auprès de M. Paul Gugenheim.*
- (30) *Serge Klarsfeld, Mémorial des enfants juifs déportés de France : F.F.D.J.F., 1994, p. 219.*
- (31) *Témoignage inédit recueilli auprès de M. André Benoît Levy.*
- (32) *Benoît Levy est inscrit sur les listes de déportés sous le nom de Désiré Benoît, Désirée étant le prénom de son épouse.*
- (33) *Serge Klarsfeld, Le calendrier, 1993, p. 901-905.*
- (34) *Ibid, p. 919-920.*
- (35) *Jean Denise, La Belle Epoque à Dunkerque, Tome 3, Westhoek Editions, p. 53.*
- (36) *Ibid, p. 53.*
- (37) *Sépharade désigne globalement les juifs d'Orient et Askenaze les juifs d'Europe.*
- (38) *Béatrice Philippe, op. cit., p. 365.*


(39) *Serge Klarsfeld, Le calendrier, 1993, p. 955.*

(40) *Ibid, p. 958-959.*

(41) *Ibid, p. 977-978.*

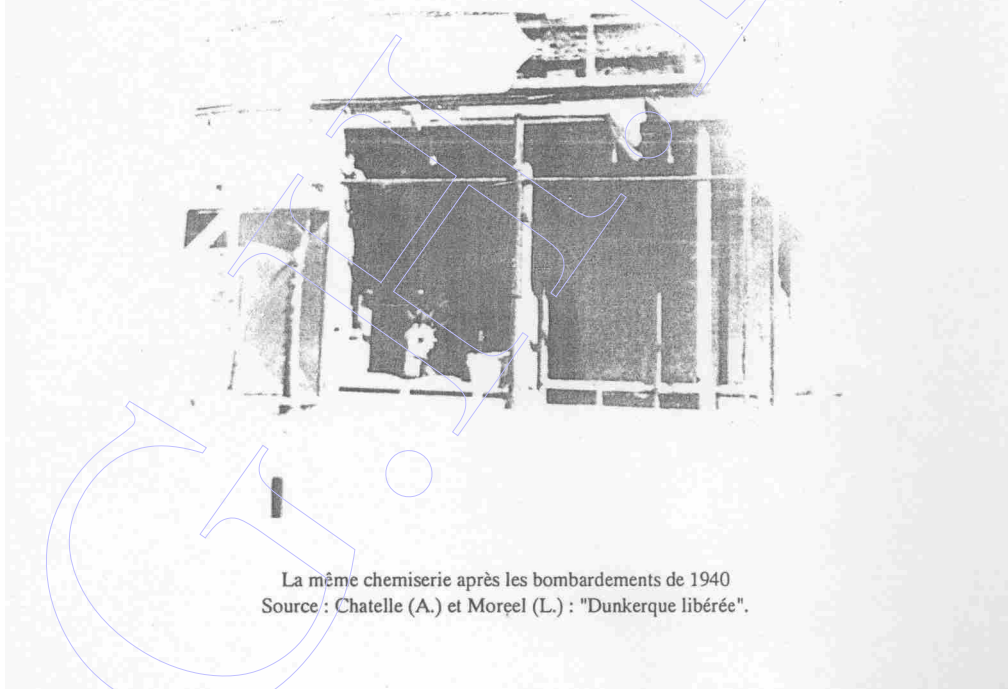
(42) *Raul Hilberg, La destruction des juifs d'Europe, éd. Fayard, 1988, p. 1034 à 1046.*

(43) *Serge Klarsfeld, Le mémorial des enfants juifs déportés de France, 1994, p. 6.*

YAD VASHEM		דף-עד DAF-ED		יד ושם	
Institut Commémoratif des Martyrs et des Héros		Feuille de Témoignage		Boîte Postale 3477 Jérusalem, Israël	
<p>חוק זכרון השואה הגבורה — תש"ל 1953 קובץ במספר 2: הפקידו של יד ושם הוא לאסוף אל השלדת את זכרם של כל אלה שבני העם היהודי, שנפלו באזור את נפשם, נלחמו וסרו באויב הנאצי ובשחוריו, ולהביא שם וזכר להם, לקהילות, לארגונים ולמוסדות שתרבו בגלל</p>		<p>LA LOI SUR LA COMMEMORATION DES MARTYRS ET DES HEROS, 5713—1953 stipule dans l'Article 2 : Il incombe à YAD VASHEM de recueillir, sur le sol de la patrie, le souvenir de tous ceux, parmi le peuple juif, qui ont péri dans l'Holocauste ou dans la lutte contre l'ennemi nazi et ses complices, et de perpétuer leur nom ainsi que celui des communautés, organisations, et institutions anéanties pour la seule raison qu'elles étaient juives.</p>			
		1. שם המשפחה * LEVY		* שם המשפחה	
Prénom (née) Benoit		2. השם הפרטי (שם לפני הגיוס)			
Lieu de naissance (ville, pays) PARIS (France)		4. מקום הלידה (עיר, ארץ)		3. תאריך הלידה Date de naissance 17.02.1873	
Prénom de la mère Pauline		6. שם האם		5. שם האב Prénom du père Simon	
Prénom du conjoint (née) Désirée		7. שם בן או בת הזוג (אם בת זוג נא להוסיף שם משפחה לפני הגיוס)			
Lieu de résidence avant la guerre DUNKERQUE (Nord) France		8. מקום המגורים לפני המלחמה			
Lieux de résidence pendant la guerre Cannes (Alpes Maritimes) France		9. מקומות המגורים במלחמה			
Circumstances de la mort (lieu, date, etc.) AUSCHWITZ (Pologne)		10. נסיבות המות (ומן, מתי, וכן) 02.11.43			



Avant-guerre, à Dunkerque, le magasin de Benoît Levy
Source : Collection privée.



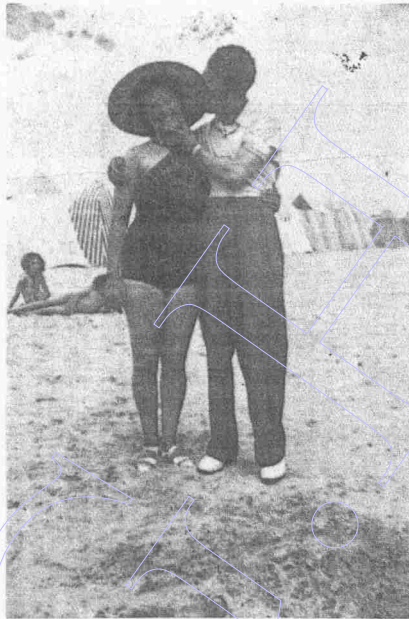
La même chemiserie après les bombardements de 1940
Source : Chatelle (A.) et Moreel (L.) : "Dunkerque libérée".



A Dunkerque, vers 1914, M. et Mme Rachi devant leur magasin, du 1 rue de la Couronne
Source : Denise Jean, "La Belle Epoque à Dunkerque".



Rachel Arrapel, née Abrensky :
d'Odessa à Dunkerque
Source : Collection privée.



M. Samuel Ruk et Mme Laïa Ruk à Malo-les-Bains
en 1938. Source : Collection privée.



Au centre, Salomon Cory à Paris avant-guerre,
entouré de ses amis : au premier plan :
Jacques Alcalay, son frère Maurice et
sa soeur Vénézia...
Source : Collection privée.

Jean-Marc Alcalay